3 1761 07434613 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



The J. C. Saul Collection
of
Nineteenth Century
English Literature

Purchased in part
through a contribution to the
Library Funds made by the
Department of English in
University College.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/maudprfaceettr00tenn

MAUD

POÈME

LE
T312ma
.Ff

ALFRED TENNYSON

MAUD

PRÉFACE ET TRADUCTION

PAR

HENRI FAUVEL



381360
4.6.40

HAVRE
LEMALE ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE LA BOURSE, 3

1892

DR
5567
R45

A

MA FEMME

QUI A COLLABORÉ

A CETTE TRADUCTION

H. F.

SUR MAUD

Des poèmes d'amour qui nous ont fait notre âme,
Voici le plus suave et le plus fort. La trame
Est tragique : le fils d'un père assassiné
Traîne éternellement la peine d'être né
Et, comme Hamlet rêvant : « Être ou bien ne pas être »,
Condamné sans relâche à vivre près du traître,
Hanté par le remords qui le ferait crier,
Tombe amoureux de la fille du meurtrier.
Et voilà tout. La pauvre enfant qui se confie
A cet aventurier du doute, y perd la vie ;
Elle vit en aimant, elle marche en rêvant,
Pauvre Ophélie, hélas ! sur le sable mouvant.
Et le héros fait défiler toute l'histoire
Dans les élans de sa verve déclamatoire ;

Il accuse son temps et son cœur d'être laids;
Et le poème, étant humain, est bien anglais.

L'île sombre aux tuyaux d'usine est bien changée;
Les soirs d'hiver, sans doute, elle est encor chargée
De spleen et de brouillards, de vapeurs de charbon.
Comme disait Gautier, partons, il y fait bon
Pour se tuer. C'est la terre du suicide:
La ville est sans pitié, le brouillard y décide;
Et les rouages des fabriques, qu'on entend,
Y broient une existence humaine, à chaque instant.
Mais, voici qu'au moment où le brouillard se lève,
La dure action cesse et qu'apparaît le rêve.
Non, jamais dans l'azur où notre œil regarda,
Avec tant de splendeur n'a lui le mont Ida !
Quel rêveur, parmi ceux de Grèce et d'Italie,
A mis plus de son cœur dans la mélancolie
Des grands lacs et des bois et du timide amour?
Chaucer, naïf conteur qui rêvait en plein jour,
Et Spenser qui vivait dans un bois de féeries,
Ont peuplé leur pays de leurs allégories;
Et, dans le vieux Shakespeare, il s'élève parfois
Une plainte du cœur, douce comme un hautbois.
Et voici que, plus près de nous, aux jours pratiques
Où le chemin de fer passe entre les boutiques,
Où Dieu même est réduit au rôle d'un agent,
Où l'homme affairé dit : « Le temps, c'est de l'argent »,

Les poètes nouveaux ont senti le mystère
De la vie et qu'au bord des plages d'Angleterre
Ils ont vécu les jours élégants et donné
La formule d'un art encore insoupçonné.
Rappelle-toi Shelley dont les stances gémissent.
« Car je suis un de ceux que les hommes maudissent,
Mais que demain (trop tard!), ils pleureront pourtant ».
Pan que l'on croyait mort, Shelley le voit, l'entend.
Comme un souffle lointain de l'âme de Virgile
Anima Keats aux bois où sa Muse s'exile.
Rappelle-toi Wordsworth et Browning, et dis-moi
Si les pages jamais ont trahi plus d'émoi.
Mais, de tous les rêveurs qui, grandis par l'hommage,
Comme des demi-dieux ont plané sur notre âge,
Le plus haut, le plus pur et le plus inspiré,
Celui dont toute l'âme est la splendeur du Vrai,
Celui qui, dans son œuvre (en est-il de plus grandes?),
Dit les beaux dévoûments et les vieilles légendes,
Est le maître accompli dont j'ai pieusement,
D'une fidèle main, traduit le sentiment.

Il est doux, quand le cœur est las et la pensée
Par trop d'impressions contraires traversée,
Quand, veule, l'âme hésite et ne sent plus le prix
De la gloire et des grands poèmes entrepris,
Il est doux, il est doux, pour noyer sa chimère,
De prendre un de ces dieux, Virgile, Dante, Homère

Ou Tennyson et, travaillant jusqu'au matin,
De réchauffer son âme à leur esprit lointain.
Leur œuvre, dont la cime embrasse tant de mondes,
Rayonne et jette en nous des parcelles fécondes,
Comme ces papillons, couleur, joie et trésor,
Qui nous laissent aux mains de leur poussière d'or

MAUD, poème d'amour, œuvre étrange, inquiète,
N'est qu'un cri de hasard dans l'œuvre du poète.
Loin des villes, il s'est enfermé dans sa tour,
Enluminant de beaux récits. Pendant le jour,
Ses yeux charmés s'ouvraient sur le beau paysage,
Sur les fleurs, sur la vierge au gracieux visage
Qui passait, sur la mer qui déferle et le ciel,
Et les formes vivront dans son œil immortel.
Vision du poète, impassible et sereine!
Une larme pourtant coule, une larme vaine
Et douce (que dit-elle?), elle coule, le soir,
Elle coule du fond d'un divin désespoir,
Quand on regarde au loin les plaines de l'automne
Et quand on songe aux jours heureux qu'on abandonne.
Les grands hommes des temps passés, les chevaliers,
Ils revivent en chair, simples et familiers.
— « Voici mon bon, mon doux, mon pieux Télémaque:
Je lui laisse mon sceptre et mon île d'Ithaque. »
— « Elaine, le beau lys d'Astolat, tout en blanc
Sur son linceul semé de points d'or, et semblant

Sommeiller, tient encor dans sa droite une lettre
Qu'au cher seigneur Arthur elle voulait remettre. »
Les fronts humbles qu'on a chéris dans le passé,
Revivent, doux portraits au contour effacé;
Le souvenir dispose et caresse les teintes
Autour des amis morts et des formes éteintes.
— « *Réveillez-moi de grand matin, mon frère aime,*
Car c'est moi qui serai demain Reine de Mai,
Oui, la Reine de Mai. » — *Tu pardonneras, Maître,*
Mon tort d'avoir choisi pour le faire connaître
A ceux de mon pays, ton chant le plus troublé.
Ce temps est dur, ton cri ne fut pas isolé.
Un grand amour du bien, une grande espérance
A déjà traversé le ciel de la souffrance
Et, si l'homme aujourd'hui se lamente et s'aigrit,
Il se réveillera dans le meilleur esprit.

Henri FAUVEL.

MAUD

PREMIÈRE PARTIE

I

1. — Je hais l'effrayant précipice qui est derrière le petit bois; ses lèvres béantes sont semées de bruyères d'un rouge de sang; les bords rouges ont l'horreur muette du sang et l'Echo, quand on l'interroge, répond : « Mort ».

2. — Car, dans ce sombre abîme, on trouva, il y a longtemps, le cadavre de celui

qui m'avait donné le jour. — O père ! O Dieu ! était-ce bien ? Le rocher qui tomba avec lui gît encore là, fracassé, aplati, brisé, éparpillé dans le sol.

3. — Se précipita-t-il de lui-même ? Qui sait ? Car ses vastes entreprises avaient échoué et il passait son temps à murmurer et à s'affoler et se consumer de désespoir, et il errait quand le vent gémissait comme un petit monde qui se brise, semblant dans sa course pourchasser dans les airs l'or envolé de ses terres ruinées.

4. — Je me rappelle ce temps, car mes cheveux se dressèrent sur ma tête au bruit d'un pas étouffé, d'un corps qu'on soulevait, de cris assourdis, et le choc fut si fort, que mon cœur cessa de battre quand j'entendis le cri perçant d'une mère traverser la nuit effrayante.

5. — Y eut-il crime ? quel crime ? Nous sommes tous mauvais, dit-on. Lui, non: il ne m'a laissé que sa bonne renommée à sauvegarder. Mais ce vieillard, qui possède maintenant le grand domaine et le château, se retira riche d'une entreprise qui nous laissa complètement ruinés.

6. — Pourquoi vante-t-on les bienfaits de la paix ? Nous en avons fait une malédiction. Les pick-pocket dont chaque main aspire à ce qui ne leur appartient pas, et ceux qui, dans l'esprit de Caïn, ont le désir du gain, valent-ils mieux ou moins que le cœur du citoyen qui guerroie en sifflant sur son propre foyer ?

7. — Mais nos jours sont des jours de progrès, œuvres d'hommes de tête, des jours où un fou seul peut avoir confiance dans la marchandise ou la parole d'un négociant. Est-ce la paix ou la guerre ? C'est la guerre

civile, je pense, et la plus honteuse, comme clandestine, et qui ne porte pas ouvertement l'épée.

8. — Peut-être, tôt ou tard, prendrai-je passionément aussi l'empreinte du siècle de l'argent? Pourquoi pas? Je n'ai ni foi ni espérance; je puis rendre mon cœur dur comme une meule, ma figure impassible comme le dur cristal, voler, être volé et puis mourir : qui sait? Nous ne sommes que cendre et que poussière.

9. — La paix reste assise sous son olivier, et les jours souillés s'écoulent, ces jours où les pauvres sont baraqués et empilés, les deux sexes ensemble, comme des pourceaux; les registres sont les maîtres et les hommes ne sont plus les seuls à mentir; la paix se repose dans sa vigne — oui! — mais une société falsifie le vin.

10. — Et la folie, née du vitriol, s'échauffe dans la tête du coquin, jusqu'au moment où les ruelles sales retentissent des cris des femmes foulées aux pieds; et, pour pain, on vend au pauvre de l'alun et du plâtre, et l'esprit du meurtre s'exerce même sur ce qui devrait donner la vie.

11. — Et le Sommeil même doit rester en armes, car, par les nuits sans lune, les conciliabules de coquins viennent frapper l'oreille tendue, tandis que d'autres dérobent à un malade ses derniers soupirs d'agonie, ajoutant encore du poison aux poisons de ses remèdes empestés, sous la rouge lueur des lampes.

12. — Quand une mère *mammonite* tue son enfant pour pouvoir mendier à son enterrement, quand Timour-Mammon rit en grimaçant sur un oreiller d'ossements d'enfants... est-ce là la paix ou la guerre?

Plutôt mille fois la guerre, guerre ouverte sur terre et sur mer, une guerre aux milliers de batailles, qui ébranlerait cent trônes.

13. — Car, j'en ai la conviction, si une flotte ennemie arrivait au détour de la colline, si les boulets faisaient entendre leur chant en s'échappant des bateaux à trois ponts, du milieu du brouillard, le coquin à la face vile, au nez fureteur, sauterait à bas de son comptoir et lutterait, et frapperait, s'il le pouvait, fût-ce même avec son aune friponne, pour défendre son toit.

14. — Eh ! quoi ! vais-je déclamer dans ma solitude, comme mon père dans ses accès de rage ? Vais-je aussi me glisser vers le précipice, m'y glisser et mourir, plutôt que de suivre la loi que je m'étais donnée de ne plus m'appesantir sur le souvenir de ses membres brisés et le mensonge d'un escroc ?

15. — Me pleurerait-on, moi ? Il y avait de l'amour dans le cri passionné, de l'amour pour l'être silencieux qui s'était dirigé trop hâtivement vers la tombe, — enveloppé dans son manteau, comme je le vis en pensant qu'il allait se lever et parler, maudire le mensonge et le menteur, ah ! Dieu ! comme il le maudissait toujours.

16. — Je suis dégoûté du château et de la colline, dégoûté de la bruyère et de la plaine. Pourquoi rester ? Un destin plus heureux viendra-t-il me trouver là ? Ayant des nerfs pour me mouvoir aussi bien que des nerfs pour souffrir, ne serait-il pas sage de fuir loin de ce lieu, de cet abîme et de sa terreur ?

17. — Il y a des ouvriers au Château : ils viennent de l'étranger ; la sombre vieille demeure va se dorer sous la main d'un millionnaire. J'ai entendu parler, je ne sais où,

de la singulière beauté de Maud; enfant, j'ai joué avec elle; elle promettait alors d'être belle.

18. — Maud aux ascensions aventureuses, aux chutes et aux escapades enfantines, Maud les délices du village, la joie résonnante du Château, Maud à la jolie moue quand mon père agitait les raisins à sa vue, Maud l'enfant chérie de ma mère, notre enfant gâtée à tous, aux joues potelées et rondes, —

19. — Comment est-elle maintenant? J'ai de tristes rêves. Peut-être m'apporte-t-elle le malheur? Non, il y a plus gros gibier sur la bruyère; elle me laissera en repos. Heureusement, car le Démon sait très bien, de l'homme ou de la femme, quel peut être le pire ennemi. Je m'enterrerai dans mes livres et le Diable pourra siffler avec sa bande.

II

J'ai longtemps soupiré après le repos : puisse Dieu me l'accorder enfin ! Ce n'est pas Maud qui le troublera ; elle n'a rien de piquant ni d'attirant, mais un visage froid et régulier, car je la vis quand sa voiture passa : parfaitement belle, on peut lui accorder cela ; quel est son défaut ? Tout ce que je vis (car ses yeux étaient baissés, pour ne pas être vus), est défectueusement parfait, d'une régularité glaciale, d'une nullité splendide, une perfection inanimée, rien de plus ; rien de plus, si ce n'est, par un accident de voyage, une pâleur, la rose disparue pour une heure ; ou une lèvre inférieure qu'on peut trouver trop épanouie, trop

pleine ; ou la ligne du plus délicat aquilin, un nez gracieux... Et je me sauvai le cœur libre, n'emportant qu'un léger sentiment de « spleen ».

III

Figure froide, au contour si net, pourquoi m'apparaissez-vous, si cruellement douce, troublant le repos où se noyait toute folie de misanthropie; pâle et, sur la joue, le rayon doré de vos cils morts; figure pâle, froide, sans expression, ayant la douceur d'une étoile dans l'immensité sombre? Que c'est bien féminin de se venger si profondément d'un tort véniel que seule ma pensée fit à votre beauté; et, toujours aussi pâle qu'avant, surgissant et s'évanouissant, et surgissant à mes yeux, sans bruit, lumineuse, semblable à une pierre précieuse, semblable à un spectre, semblable à la mort, pendant la moitié de la nuit, surgissant et s'effaçant, et surgissant encore, jusqu'à ce

qu'il me fût impossible de supporter la vision davantage... mais je me levai et, tout seul, j'allai m'asseoir dans mon noir jardin, en écoutant d'abord le flot dont les murmures sinistres s'étendaient au loin et parlaient de naufrages, et le gémissement que rendait la grève affolée sous la vague qui l'arrachait par morceaux; et je marchai dans le vent d'hiver et, sous la lueur spectrale, je trouvai les brillants narcisses morts et Orion descendu dans sa tombe.

IV

1. — Un million d'émeraudes font éclater les rouges bourgeons du tilleul, dans le petit bosquet où je suis assis. Ah! pourquoi ne puis-je pas être comme toutes choses de la gaie saison, comme l'heureuse saison d'abondance, quand au loin la voile est poussée par une brise plus douce, sur la mer, à demi perdue dans la mer, fleur d'azur liquide, au silencieux croissant, anneau de mariage de la terre, étoile de saphirs?

2. — Au-dessous de moi s'étend le village; qu'il semble petit et paisible! et cependant, il s'en évapore, comme d'une ville, les cancans, la médisance et l'envie; et Jack, sur le banc de sa taverne, ment avec

l'impudence d'un czar; et, du côté de la terre, près d'un rocher rouge, étincelle le Château; et là-haut, dans le jardin du Manoir, je l'ai vue passer comme une lueur; mais, que le malheur me saisisse si cette lueur devient jamais mon étoile conductrice!

3. — Ai-je jamais salué son père, l'ancêtre à la tête sillonnée de rides? Je l'ai rencontrée aujourd'hui avec son frère, mais ce n'est pas le frère que j'ai salué; j'ai salué madame sa sœur quand elle passa à cheval dans la bruyère; mais la flamme d'un orgueil ridicule éclata sur son beau visage. O enfant, vous faites tort à votre beauté, croyez-moi, en étant si orgueilleuse; votre père a une fortune bien acquise et je suis sans nom et pauvre.

4. — Je ne garde qu'un serviteur et qu'une servante toujours prêts à mentir et à dérober; je le sais, et je souris péniblement,

comme un stoïque ou comme un plus sage épicurien, et je laisse le monde aller son train ; car le vol est un instinct naturel, aucun prêcheur ne guérira cette plaie ; la mouche est déchirée par l'hirondelle, le moineau saisi par l'épervier, et tout le petit bois où je m'assieds n'est qu'un monde de rapines et de meurtres.

5. — Nous sommes des marionnettes : l'Homme dans son orgueil, la Beauté dans sa fleur. Nous agitons-nous, ou sommes-nous poussés par une main invisible, dans un jeu qui nous rejette bientôt hors de la scène où d'autres nous succèdent ? Et, cependant, nous ne pouvons, seulement une heure, être bienveillants les uns pour les autres ; nous chuchotons, nous glissons des insinuations, nous ricanons, nous grimaçons pour couvrir de honte un frère ; ah ! malgré notre orgueil, à nous autres hommes, que notre race est petite !

6. — Le Seigneur et Maître de la Terre fut autrefois une monstrueuse salamandre ; pour elle, le soleil brillait et la rivière coulait ; et elle se croyait elle-même, dans sa force, le chef-d'œuvre de la Nature. Mais, de même qu'il faut neuf mois pour former le corps d'un enfant et le rendre capable de vivre, de même, après des millions de siècles, l'homme a été formé ; il est le premier des êtres maintenant, mais sera-t-il le dernier ? N'est-il pas trop vil ?

7. — Le savant lui-même est trop amoureux de gloire et vain ; son œil connaît bien la Nature, son esprit est rétréci et pauvre ; le cœur passionné du poète tournoie dans la folie et le vice. Sans m'émerveiller de l'un ou de l'autre, je voudrais conserver un esprit modéré ; car, se garder du désir et de l'enthousiasme, si l'homme pouvait l'apprendre, cela vaudrait mieux que de se promener tout le

jour, comme un sultan d'autrefois, dans un jardin parfumé.

8. — Car le but du Créateur est obscur, c'est l'Isis cachée sous son voile. Qui connaît les voies du monde et ce que Dieu en fera ? Notre planète est isolée, les soleils sont nombreux, le monde est immense. Pleurerai-je sur la chute d'une Pologne ? Me lamenterais-je si la Hongrie tombe ? si un peuple enfant est mené au fouet et au knout ? Je n'ai pas fait le monde ; que Celui qui l'a fait le guide.

9. — Que ma vie soit celle d'un philosophe dans les paisibles sentiers des bois et, là, si je ne puis être joyeux, qu'une paix sans passions soit mon lot ; loin du tapage des menteurs qui se dupent dans le tohu-bohu des tromperies ; loin des oies du monde, au long cou, qui sont toujours à répandre leurs critiques sifflantes, parce que leurs natures

sont mesquines, et parce que (qu'il s'en soucie ou non) chaque homme marche, la tête dans un nuage de mouches venimeuses.

10. — Et, surtout, je veux fuir la cruelle folie de l'amour, le miel des fleurs empoisonnées et tous ses maux sans nombre. Ah ! Maud, faon d'une blancheur de lait, vous n'avez rien de ce qu'il faut à une épouse. Votre mère est muette dans sa tombe, comme sur terre son image de marbre ; votre père est toujours à Londres ; vous errez selon votre volonté ; vous n'avez touché qu'aux roses et vous n'avez reposé que sur les lis de la vie.

V

1. — Une voix s'élève près du cèdre, dans la prairie, sous le Château ! Elle chante un air qui m'est connu, une tendre ballade vive et gaie, un chant martial comme l'appel des trompettes. Elle chante seule, dans le matin de la vie, dans l'heureux matin de la vie et de Mai ; elle chante les hommes, qui, dans le déploiement de la bataille, le cœur prêt et la main prête, marchent, avec la bannière et les cors et les clairons, à la mort, pour leur patrie.

2. — Maud, avec son délicieux visage et sa voix montant d'un élan sauvage vers le ciel ensoleillé, et ses pieds semblables à des pierres précieuses, ensoleillées sur une

pelouse anglaise, Maud, dans l'éclat de sa jeunesse et sa grâce, chantant la Mort et l'Honneur qui ne peut mourir, jusqu'à ce que je fusse sur le point de pleurer sur notre temps si sordide et si vil, sur ma propre torpeur et mon indignité...

3. — Silence, belle voix! car vous ne pouvez que troubler l'esprit avec une joie à laquelle je ne puis m'associer, avec une gloire que je ne trouverai pas. Assez! je ne veux plus vous entendre, car votre douceur ne me donnera guère d'autre envie que de me diriger vers la prairie, et de tomber à ses pieds dans l'herbe de la prairie, et d'adorer, non pas elle, qui n'est ni aimable ni douce; non pas elle, pas elle, mais une voix.

VI

1. — Le matin se lève, orageux et pâle ; pas de soleil, mais une lueur livide, enveloppée dans les mille replis d'un nuage incolore ; et les sommets verdissants des bois sont inclinés, saisis et tordus par la tempête ; je m'étais imaginé qu'il ferait beau.

2. — Qui ai-je rencontré, si ce n'est Maud, hier soir, quand le soleil couchant dorait les pignons enguirlandés de feuillage, à l'entrée de la rue du village ? Qui ai-je rencontré, si ce n'est Maud ? Et elle me tendit la main avec un sourire si doux ; elle me fit d'adorables excuses pour n'avoir pas répondu à mon salut.

3. — Et c'est ainsi qu'une étincelle délicate, brillante et croissante lumière, à travers les longues heures de la nuit, a réchauffé le fond de mes rêves et semblait près d'éclater en flammes de couleur ; pourtant, quand le matin arriva enfin, tout nuageux, elle s'évanouit et ne sembla plus qu'un ravissement d'un gris de cendre.

4. — Et, cependant, si avec ses cheveux dorés, son sourire doré et si froid, elle voulait me tendre un piège, quelque tromperie de coquette; semblable à l'antique Cléopâtre, si elle voulait m'enlacer à cette rencontre, pour rouler son lion dans un filet de soie et l'étendre aux pieds d'un vainqueur ?

5. — Ah ! que serai-je à cinquante ans, si la Nature me laisse vivre, quand je trouve le monde si amer, moi qui n'ai que vingt-cinq ans ? Si, cependant, ce n'était pas une coquette, si Maud était telle qu'elle paraît

et si son sourire contenait tous mes rèves, alors, la vie ne serait pas si amère, un sourire pourrait la rendre douce.

6. — Si, pourtant, bien que ses yeux semblent remplis d'un tendre intérêt pour moi, si ce despote fashionnable, lui, cette masse de bijoux et de colifichets, ce taureau frisé et parfumé, exhalant le musc et l'insolence, son frère, que j'évitais, qui manque de la diplomatie nécessaire pour masquer, même dans son propre intérêt, ses mépris brutaux sous un sourire banal, — s'il lui avait dit hier matin combien il serait gracieux, pour son intéressante personne, de feindre un air d'amitié et de mettre un semblant d'émotion dans ces yeux inanimés, pour obtenir dans un mois (quand ses mensonges éhontés ébranleront la réunion électorale si corrompue) un misérable vote de plus ?

7. — Car un corbeau croasse sans cesse à

mon côté : « Veille et défie-toi, veille et défie-toi, ou tu deviendras leur outil ». Oui, je me garde contre moi-même, car souvent l'orgueil blessé d'un homme est la marotte d'un fou.

8. — Peut-être ce sourire et cette voix tendre venaient-ils d'une pitié bien féminine, car ne suis-je pas, ne suis-je pas ici seul, de longs étés, depuis qu'elle mourut, ma mère qui était si gracieuse et si bonne ? Je vis seul dans une maison vide, à moitié ensevelie dans le bois sombre, où j'entends à midi les gémissements des morts, et la souris qui s'échappe des boiseries en criant, et mon triste nom qui résonne dans les coins, quand le frémissement des feuilles agitées frissonne dans les vastes pièces ; si bien que j'ai été pris d'une haine et d'une horreur maladives pour un monde que je n'ai encore vu qu'à peine, et qu'une plante parasite et morbide s'est fixée sur mon cœur à demi pétrifié.

9. — O cœur de pierre, serais-tu vivant et saisi par ce que tu as juré d'éviter? Car, quelle autre cause intérieure, si ce n'est celle que je crains, l'ivresse nouvelle et forte de l'amour, aurait pu me faire balbutier et bégayer, quand je vis, glorieux trésor, sa main se glisser hors de son gant sacré et ses lèvres s'entr'ouvrir comme pour laisser échapper un rayon de soleil?

10. — J'ai joué avec elle quand elle était enfant; elle s'en souvient, maintenant que nous nous retrouvons. Ah! oui, oui, oui, certainement, je peux être ensorcelé par quelque tromperie de coquette. Si pourtant elle n'était pas trompeuse, si Maud était ce qu'elle paraît être, si son sourire contenait tout ce que je rêve, alors la vie ne semblerait pas si amère et un sourire pourrait la rendre douce.

VII

1. — L'ai-je entendu, en sommeillant à demi, il y a longtemps, je ne sais où ? L'ai-je rêvé, il y a une heure, quand je m'étais endormi dans ce fauteuil ?

2. — Deux hommes buvaient ensemble, buvaient et parlaient de moi : « Eh bien, s'il vous vient une fille, mon fils sera assez riche : c'est donc convenu » ?

3. — Est-ce l'écho de quelque histoire lue avec une joie enfantine, où des vizirs se font des signes de tête, dans quelque conte des Mille et une Nuits ?

4. — C'est étrange, j'entends deux

hommes, quelque part, parlant de moi : « Eh bien, s'il vous vient une fille, mon fils sera assez riche, c'est donc convenu ».

VIII

Elle vint à l'église du village et elle s'assit, seule, près d'un pilier ; un ange pleurait au-dessus d'elle, un ange de pierre, penché sur une urne ; et, une fois, une seule fois, elle leva les yeux et, soudainement, doucement, étrangement, rougit en voyant qu'ils avaient rencontré les miens. Et, délicieusement, mon cœur battit plus vite et plus fort, de sorte que je n'entendis plus le chant du prêtre dilettante, aux mains fines, au rabat blanc comme la neige ; et je songeai : est-ce de l'orgueil, et je réfléchis et je soupirai. « Oh non, certainement, cela ne peut plus être de l'orgueil, maintenant. »

IX

Je marchais à un mille, un peu plus d'un mille de la côte; le soleil regardait en souriant entre le nuage et la bruyère ; et, chevauchant à la chute du jour sur la bruyère assombrie, et s'éloignant à grande vitesse, elle me fit un salut de la main. Il y avait deux cavaliers à ses côtés ; quelque chose brilla dans le soleil; je les vis descendre à cheval de la colline; en un instant, ils avaient disparu : telle une étincelle furtive jaillit dans la nuit, et les ténèbres s'établissent de nouveau, sans espoir d'un nouveau rayon.

X

1. — Malade, suis-je malade de frayeur jalouse ? Car l'un des deux à ses côtés n'était-il pas ce seigneur de fraîche date dont la splendeur arrache le chapeau servile de la tête du paysan ? dont le grand-père est mort dernièrement, descendu dans la plus sombre des fosses, lui pour qui des misérables déguenillés roulaient des chariots et transportaient la houille, avec mille souffrances, dans l'obscurité empoisonnée; à la fin, il se retira de sa mine, maître d'une demi-comté asservie, et laissa tout son charbon transformé en or à un petit-fils, le premier de sa noble lignée, riche de toutes les grâces qui plai-

sent aux femmes, investi du pouvoir qu'adorent tous les hommes. Et tous ils sourient niaisement et ils baissent la voix, mielleuse comme lorsque l'on parle à une jeune fille, et osent à peine respirer, comme devant un être divin, et ils ouvrent de grands yeux devant le château-fanfreluche, aussi neuf que son titre, bâti l'an dernier, au milieu de pins et de mélèzes altiers ; et lui, voyez-le, sur la bruyère d'un pourpre assombri, dresser son oreille de badaud.

2. — Quoi ! a-t-il découvert mon trésor ? Car l'un de ceux qui chevauchaient à côté d'elle est un hôte du Château, j'en suis sûr : hôte du Château, revenu peut-être pour des fiançailles. Le frère donnerait son consentement avec plaisir, et Maud peut être sensible, qui sait ? aux soins d'un seigneur, d'un capitaine à l'air nul, à la figure de cire, qui s'est acheté sa charge, bâillant toujours

avec la face ahurie d'un lapin. — Acheté sa charge? Que ne peut-il pas acheter? Et c'est, pourquoi, morose et vil, triste objet blessé, n'ayant qu'un cri de rancœur, en guerre avec moi-même et une race misérable, je suis malade, atteint aux sources de la vie.

3. — La semaine dernière, dans la grande ville de la comté, vint prêcher contre notre pauvre petit parti, pour faire le jeu du despotisme (bien que le gouvernement s'en soit déjà acquitté, et trois fois mieux) ce prolixe colporteur de choses saintes; son oreille, sourde à tout ce qui ne vient pas de lui, ne s'éveille, même en rêve, qu'au tintement de ses gros sous. Cet imposteur abolit la guerre! peut-il dire si la guerre est une cause ou un résultat? Il abolit les passions qui font de la terre un enfer. Il abolit l'ambition, l'avarice, l'orgueil. A bas la jalousie! Tous ces durs ressorts de colère

et de crainte sont rayés de l'esprit. A bas aussi, à bas les médisances et les mauvais vouloirs! Car dans nos propres foyers, tout cela fait la guerre à l'humanité.

4.— Oh! que je voudrais entendre encore cette chevaleresque chanson guerrière, qu'elle chantait seule, dans son humeur joyeuse! Alors, je pourrais me persuader à moi-même qu'elle ne se fera pas à elle-même ce grand tort de prendre un garçon léger et déréglé pour un homme véritable, digne de commander aux hommes.

5. — Ah! Dieu! un homme de cœur, de tête, d'action, comme ces simples héros d'autrefois disparus à jamais, un homme fort au milieu du tumulte du pays, quel que soit le nom qu'on lui donne, peu m'importe: aristocrate, démocrate, autocrate, — quel-

qu'un qui puisse commander et n'ose pas mentir !...

6. — Et, ah Dieu ! qu'un homme puisse se lever en moi, pour que l'homme que je suis cesse d'être !

XI

1. — Oh ! que la terre ferme ne se dérobe point sous mes pas, avant que ma vie ait rencontré ce que d'autres ont trouvé si doux ; puis, advienne que pourra, qu'importe si je deviens fou, j'aurai accompli ma journée.

2. — Que les cieux bienveillants me supportent et ne s'assombrissent pas sur moi, avant que je sois complètement, complètement sûr qu'il existe un être pour m'aimer ! puis advienne que pourra, dans ma vie si triste, j'aurai vécu un jour.

XII

1. — Les oiseaux sur la haute terrasse du château, à la tombée du crépuscule, criaient et appelaient : Maud, Maud, Maud, Maud.

2. — Où était Maud? Dans notre bois; et moi (qui donc, sinon moi?), j'étais avec elle, rassemblant des lis des bois, fleuris là par myriades.

3. — Les oiseaux dans notre bois chantaient et gazouillaient le long des vallées: « Maud est ici, ici, ici; elle est au milieu des lis ».

4. — Je baisai sa main délicate, elle reçut

le baiser posément; Maud n'a pas dix-sept ans, mais elle est grande et imposante.

5. — Et moi qui ai obtenu ses bonnes grâces, des mots d'orgueil m'échappent. Oh! Maud est sûre de gagner le ciel, si on l'obtient par la modestie.

6. — Je sais quel chemin elle a pris pour rapporter à la maison son bouquet virginal; car ses pieds ont effleuré les champs et laissé des teintes de rose aux pâquerettes.

7. — Les oiseaux, sur la haute terrasse du château, l'appelaient et lui criaient : « Où est Maud, Maud, Maud? Quelqu'un est venu pour gagner ton cœur ».

8. — Voyez, un cheval à la grille; le petit king-charles grogne; retournez, monseigneur, repassez la bruyère : vous n'êtes pas son bien-aimé.

XIII

1. — Méprisé, être méprisé par quelqu'un que je méprise, est-ce un motif pour m'irriter ? une calamité dure à supporter ? Allons, il peut vivre pour continuer à me haïr. Fou que je suis d'être offensé par son orgueil ! Je le rencontrai en traversant ses terres ; il passait à côté dans le sentier ; sa figure, je l'avoue, en dépit de mon dépit, a une sorte de beauté vulgaire, rouge et blanche ; il a une belle taille : au moins six pieds deux pouces, je crois. Mais ses essences empoisonnaient l'air frais, et ses bijoux, par un étalage barbare et fastidieux, ét oilaient sa poitrine et ses mains.

2. — Qui me traitera de sauvage, de peu

aimable? J'avais grande envie sur le moment de lui donner la main en bon camarade; mais, quand je passai, il sifflait un air; il s'arrêta et alors, tapotant négligemment de sa cravache une botte reluisante et fronçant une lèvre insolente, il me pétrifia des pieds à la tête, avec un glacial regard britannique.

3. — Pourquoi occupe-t-il ici la place de son père? Le vieillard n'y vient jamais. Croirai-je qu'il n'ose affronter les regards? Car je ne l'ai vu qu'une fois, dans la rue, au village; l'an passé, j'aperçus sa figure un instant : un vieux loup gris et maigre. A peine maintenant oserai-je le traiter de fripon; car, peut-être, comme enfant d'un escroc, elle pourrait, par la force de l'hérédité, être fausse; et Maud est aussi franche que douce. Cependant, je crois qu'elle doit sa bonté au sang plus pur de l'autre côté : sa mère était une créature accomplie;

pourtant, elle fit ce mariage ; et, belle d'apparence, fidèle de cœur, Maud ne tient rien de lui. Une faveur extraordinaire et mystique l'a faite seulement l'enfant de sa mère et a entassé tout l'héritage du péché sur cet énorme bouc émissaire de la race : tout, tout est tombé sur le frère.

4. — Paix, esprit chagrin, laisse-le en repos ! Sa sœur ne m'a-elle pas souri ?

XIV

1\. — Maud a un jardin de roses et de beaux lis sur la plaine; là elle se promène dans ses états, et elle soigne les fleurs et les buissons; et, au crépuscule, je montai par là et je m'arrêtai à la grille du jardin, que surmonte un lion couché, enlacé par une fleur de la Passion (1).

2\. — La chambrette de Maud, chambrette en chêne (que Maud, comme une pierre précieuse enchassée dans un cadre de sombre tristesse, illumine de sa présence, quand, toute seule, elle s'entoure de musique et de livres, alors que son frère s'attarde

(1) Passiflore.

en bruyante compagnie), la chambrette domine la grille du jardin de Maud. Et je songeais, en me tenant là, que si une main, aussi blanche que la mer écumeuse au clair de la lune, s'appuyait sur le bord de la fenêtre, et si mes Délices avaient le désir soudain de se glisser, radieux fantôme, comme un rayon du septième ciel, en bas, à mes côtés, il n'y aurait qu'un pas à faire.

3. — Ce rêve charmait mon esprit et pourtant me semblait trop présomptueux; un moment je pense qu'elle avait un peu d'affection pour moi; un moment je pense qu'elle n'était que compatissante et froide.

4. — De la place où j'étais, je n'entendais d'autre son que le ruisselet de la pelouse courant vers mon bois sombre, ou la voix des longues vagues de la mer s'enflant de temps à autre dans le crépuscule grisâtre. Mais je regardais, et autour, tout

autour de la maison, je vis les rideaux d'un blanc funèbre baissés ; un sentiment d'horreur se glissa en moi, un frisson me parcourut et je retins mon souffle ; je savais bien que ces rideaux d'un blanc funèbre n'annonçaient que le sommeil, et, cependant, je frissonnai et, comme fou, je pensai au sommeil de la mort.

XV

Un esprit si sombre habite en moi, et je sais si peu me réjouir, que si je deviens jamais cher à un autre, cet autre aura bien à souffrir par moi ; mais si je deviens jamais cher à un autre, cela me rendra plus cher à moi-même. Ne dois-je pas prendre garde à tout ce que je pense, et même à ma misérable nourriture, si je suis cher, si je suis cher à quelqu'un d'autre ?

XVI

1. — Cette masse de boue a quitté le domaine; le domaine est allégé par son départ. Qu'il trouve ce qu'il va chercher, qu'il se vautre dans les plaisirs surabondants, et noie son cœur dans le miel embourbé et vil des cités. Il est parti pour huit jours : puisse-t-il rester un an absent. Mais c'est le jour où je dois parler, et je vois mon Oréade descendre vers moi! oh! c'est le grand jour! ô belle créature! que suis-je pour oser l'arrêter au passage; tenir à exercer un doux empire sur elle; rêver à sa beauté avec des craintes tendres, à son pied délicat cambré comme celui d'une Arabe, à la grâce qui, brillante et claire comme le plumage d'un paon, revêt sa

tête étincelante? Et comme elle ignore sa beauté. Oh! si elle la connaissait, cette beauté perdrait la moitié de son prix. Je sais qu'elle est le seul pur objet qui sauvera ma jeune vie dans les déserts du Temps, peut-être de la folie, peut-être du crime, peut-être d'une mort égoïste.

2. — Et si elle était liée à ce seigneur, à ce fat, oserai-je l'engager à tenir sa parole? L'aimerai-je autant, si elle avait donné sa parole à un être si bas? L'aimerai-je autant si elle peut rompre la foi promise, quand même elle la romprait pour moi? J'espère qu'il n'en sera pas ainsi.

3. — N'arrête pas mon souffle, cœur déclamatoire, ne permets pas à ma langue d'être un obstacle à mes yeux, car je dois tout lui dire avant de nous séparer, lui dire tout, ou mourir.

XVII

Ne t'en vas pas, heureux jour, des champs resplendissants; ne t'en vas pas, heureux jour, avant le consentement de la jeune fille. Le Couchant est rose, le Sud est rose, ses joues sont deux roses et sa bouche est une rose. Quand le : « Oui » bienheureux s'échappera de ses lèvres, pars et, par ta rougeur, annonce la nouvelle aux bruyants navires, aux mers agitées, aux océans en repos; répands ces heureuses nouvelles en rougissant à travers l'Occident, et l'homme rouge dansera près du rouge cèdre, et l'enfant de l'homme rouge dansera, gambadera au delà des mers. Rougis de l'Ouest à l'Est, rougis de l'Est à l'Ouest, reviens de l'Ouest à l'Est, passe en rougissant

à travers l'Occident. L'Ouest est couleur de rose, le Sud est couleur de rose, ses joues sont deux roses et sa bouche est une rose.

XVIII

1. — Je l'ai ramenée chez elle, mon amour, ma seule amie. Sa pareille, sa pareille n'existe pas. Et jamais encore mon sang n'avait couru si délicieusement, sans cesse, et il s'apaise de lui-même en arrivant au but tant souhaité, à l'asile, à la terre promise.

2.— Non, sa pareille, sa pareille n'existe pas. Encore à l'instant, le léger murmure des feuilles sèches dans le laurier ressemblait à son pas léger pendant ses promenades au jardin, et faisait battre mon cœur à la pensée qu'elle revenait; mais, en même temps, je l'entendis fermer sa porte; la porte du Ciel est fermée, et elle est partie.

3. — Sa pareille, sa pareille n'existe pas et n'existera pas après la fin de nos étés. Oh ! regrettes-tu le Liban, au milieu de la douce brise qui s'envole vers l'Orient délicieux ? regrettes-tu le Liban, noir cèdre, bien que tes branches aient ici accompli leur croissance, sur un si riant coteau pastoral incliné vers le Midi et nourri de pluie parfumée et d'air suave ? et, bien que tu sois visité par cette tête étoilée dont la douce volonté a changé mon destin et fait de ma vie un autel à la flamme embaumée, et bien que ton ombre ait dû s'étendre sur elle avec le ravissement des cèdres tes aïeux, tes pères vénérables du jardin sans épines, qui protégeaient sa mère à elle, Eve au corps de neige ?

4. — Je vais m'étendre là, sous ces longues branches qui s'inclinent. Belles étoiles qui couronnez un heureux jour, scintillez et disparaissez dans vos jeux si gais ; je

ne suis plus abandonné, comme jadis, quand j'aurais voulu être né pour m'endurcir la main aux grossiers travaux, plutôt que d'avoir une éducation soignée, par laquelle j'apprenais une triste astrologie et une loi mystérieuse et infinie qui fait de vous des tyrans dans vos cieux d'airain; étoiles aux regards innombrables, sans pitié, sans âme, feux glacés, qui avez pourtant le pouvoir de montrer à l'homme son néant, en étincelants traits de flammes.

5. — Mais brillez encore ; ai-je des chagrins, moi qui ai trouvé une perle dans ce gouffre, une égide contre le vertige de l'espace et du ciel morne? et j'accepte ma folie et je mourrais pour épargner la moindre peine à une simple enfant.

6. — Je mourrais, car cette mort à l'aspect triste donnerait peut-être à l'amour une vie plus intense qu'on ne l'a peut-être

jamais eue dans ce bas monde, où il est cependant bien doux de vivre. Ne me demandez pas comment j'en suis venu à penser ainsi ; il me semble que je suis heureux, que pour moi l'herbe brille d'un plus vif éclat d'émeraude et que le ciel est teinté d'un plus pur saphir.

7. — Je ne mourrai pas ; mais je vivrai utilement et, d'un cœur viril, je combattrai le mal. Quel besoin a l'amour, comme dans les chansons bachiques, d'assaisonner son doux festin avec les cendres de la Mort ? Réponds-moi, Maud, mes délices, Maud, toi, que ce long baiser d'amour a rendue mienne, âme de ma vie, ne me répondras-tu pas ceci : « Le sombre cours de la Mort enlacé au cher lien de l'Amour, rend l'Amour encore plus cher ? »

8. — Ce murmure enchanté est-il seulement le remous des longues vagues qui

roulent dans la baie lointaine ? Écoutez la cloche intérieure, le tintement argentin des douze heures charmantes, qui viennent de s'éteindre, dans un voile blanc comme celui des fiancées, lentes comme les battements de mon cœur ; mais, maintenant, mon amour a clos ses yeux, s'est abandonné à cette nuit factice et s'est enfui vers le pays de ses rêves, où demeurent des fantaisies sans fond, au milieu des souvenirs épars des jours dorés. Oh ! que rien n'effarouche sa grâce virginale ! Chère âme, je suis plongé avec toi dans le demi-enchantement du sommeil. O ma future compagne, ô mes délices infinies, je t'envoie mon plus tendre, mon plus profond adieu ; je ne m'en irai pas loin ; et sans cesse, dans les champs et la bruyère, je vibrerai à la douce musique de la nuit ! Notre terre se serait-elle rapprochée du foyer de vos douces splendeurs, que vous me paraissez si brillante ? J'ai monté pour vous voir, loin de mon ancien Enfer. Mar-

chez, heureuses étoiles, en vous réglant sur les choses d'ici-bas, en vous réjouissant avec mon cœur comblé de bonheur, plus qu'il ne peut l'exprimer ? Comblé, — ne sentant plus qu'une douleur ensevelie qui semble vouloir surgir encore par intervalles — mais qu'elle ne reparaisse plus, tout est bien, tout est bon.

XIX

1. — Son frère revient ce soir, il m'enlève mon rêve de bonheur.

2. — Mon rêve ? ai-je rêvé du bonheur ? J'ai marché bien éveillé dans la réalité. Oh ! jamais un matin plus brillant a-t-il apporté une si riche compensation à la sombre aurore de ma jeunesse, assombrie à veiller une mère mourante, à porter dans nos deux cœurs le souvenir du mort ? Car n'étais-je pas le seul resté à veiller sur elle ? Ainsi j'avais laissé se flétrir ma jeunesse.

3. — Je crois être bien sûr de n'avoir pas parlé à la douce Maud dans nos promenades (car souvent dans mes courses solitaires, j'ai

confié mes malédictions même aux choses inertes), mais je suis sûr de ne pas lui avoir parlé, de ne pas avoir fait allusion aux fautes de son père : je suis sûr d'avoir parlé seulement de ma mère, de son visage pâle qui, petit à petit, devenait si mince que je sentis bien qu'elle s'éteignait doucement, fatiguée des hommes de loi, persécutée de dettes ; car combien de fois je la surpris les yeux humides, secouant la tête en soupirant à la vue de son fils, comme si son cœur avait renfermé un monde de soucis.

4. — Et Maud aussi, Maud fut émue, et parla de la mère qu'elle aimait, comme d'un être aussi abandonné, morte à l'étranger, et, à ce qu'il me semble, séparée de celui qui n'avait plus son cœur ; et regrettant toujours l'inimitié, cette Furie domestique, arrosée de sang, qui avait séparé nos deux familles : comme c'est étrange ce qu'elle a dit, quand, seuls, Maud et son frère se pen-

chaient vers son lit de mort : — que le triste père de Maud et le mien nous avaient promis l'un à l'autre, fiancés, le verre en main, le jour de la naissance de Maud ; ils me l'avaient destinée dès son premier souffle, à moi, à moi de droit, de la naissance à la mort, à moi, à moi ; nos pères l'ont juré.

5. — Mais le sang loyal répandu eut le pouvoir de briser ce lien précieux si bien scellé, qui, s'il fût resté intact, eût été si doux ; et nul de nous ne pensa plus à ce qui devait arriver ; mais, dans l'âme d'une enfant, naquit le désir, comme pour remplir son devoir envers la tombe, d'être amis, de nous réconcilier au nom de celle qui n'était plus ; et moi, je les maudissais, eux et ma destinée, et je laissais de dangereuses pensées me poursuivre, tandis qu'au loin, dans l'ombre embaumée des églises étrangères ; — oh ! je crois la voir là — brillant

lis d'Angleterre, murmurant une prière d'amitié, de réconciliation.

6. — Mais lui, quel cœur de pierre! Au loin, à Florence, à Rome, partout où sa sœur a tenté de lui parler de moi, il l'a humiliée par ses risées; et, enfin, de retour au château, il a pris son air le plus sévère, l'a effrayée, lui a défendu de parler à son ami d'autrefois, à moi; et c'est ce qui avait fait rougir sa joue, à mon salut, sur la bruyère.

7. — Et cependant, bien qu'elle voie les défauts de son cœur et de son esprit, Maud ne peut s'empêcher de l'aimer; elle dit qu'il est rude, mais bon; et elle désire qu'il me plaise, et me raconte que lorsqu'elle était malade, une fois, et même en danger, il laissa là ses chevaux, les jeux et la table, et ne la quitta pas, lui fit des lectures, nuit et jour, et la soigna, comme une vraie nourrice.

8. — Il est bon ? Mais le désir suprême du lit de mort foulé aux pieds par l'héritier du trompeur ? — Rude mais bon ? Pourtant, je sais qu'il a comploté contre moi en ceci, qu'il m'est encore hostile. Bon pour Maud ? C'est bien à lui. Allons, rude et bon, soit, j'y consens : mais Maud ne doit-elle pas faire sa volonté ?

9. — Ah ! Maud si tendre et si sincère, toute ma vie, je sentirai ce que je vous dois, ce que je ne puis jamais espérer payer, et si j'oublie jamais que je vous dois cette dette et, pour vous faire plaisir, ce que je dois aux vôtres, oh ! alors, que dirai-je ? si *j'oubliais* jamais, que Dieu me rende plus misérable que je ne l'ai été jusqu'à présent.

10. — Et maintenant que j'ai juré d'enterrer toute cette haine morte, je me sens si libre et si allégé par la disparition de ce

morne fardeau, que j'aurais peur de devenir étourdi et fou de joie, de la façon la plus fantastique ; — si son frère n'arrivait pas, comme une ombre à mon espoir nouveau, ce soir, au château.

XX

1. — J'étais bien gai, par un hasard étrange, c'est bizarre, j'étais très gai aujourd'hui pour chercher à calmer sa mélancolie ; le Sultan, comme nous l'appelons, — elle ne cherche pas à le blâmer, mais il la tourmente et l'inquiète par son verbiage mondain et sa manie ; était-ce bien de la gronder pour avoir disparu aux yeux d'un petit prétendant langoureux qui la réclame comme sa propriété ? ou pour avoir arrêté ses caresses par la froideur de ses manières ou même par la simplicité de ses toilettes. Moi, je ne lui en connais que deux ; il m'est impossible de décider (si l'on me demandait mon avis) de l'amazone et du chapeau à plumes, ou du manteau et du chapeau bohé-

mien, lequel est le plus gracieux, le plus frais ; car rien ne peut être plus charmant que la jeune Maud avec l'un ou l'autre.

2. — Mais demain, si Dieu nous prête vie, notre important châtelain donnera un grand dîner politique à la moitié des hobereaux d'alentour ; et Maud mettra tous ses bijoux ; et l'oiseau de proie volera autour d'elle, et la mésange essayera de la séduire en gazouillant à son oreille.

3. — Un grand dîner politique aux possesseurs de beaucoup d'acres, une réunion de Tories (1), un dîner et puis la danse pour les jeunes filles et les marieurs, et tous les yeux, excepté les miens, verront Maud dans toute sa gloire.

4. — Car je ne suis pas invité, mais, n'en

(1) Parti aristocrate.

déplaise au Sultan, je n'en suis pas moins ravi, car je connais le jardin de roses et j'ai pensé à y rester jusqu'à la fin des danses ; oh, alors, alors viens à moi, viens à moi pour une minute; viens à ton véritable amoureux ; que ton véritable amoureux puisse voir ta gloire, lui aussi, et rendre tout hommage dû à sa bien-aimée, la Reine Maud dans toute sa splendeur.

XXI

Ruisselet qui traverses mon petit domaine et m'apportes du château cette rose de jardin insoucieuse de Maud et de moi qui l'ai trouvée égarée, éperdue dans le tourbillon cliquetant d'une petite cascade ; ô ruisselet né près du château, Maud t'a confié (si je sais bien interpréter ses doux ordres) ce message rougissant qui me dit par son parfum et sa couleur : « Ah ! trouve-toi au milieu des roses cette nuit ».

XXII

1. — Viens dans le jardin, Maud, car cette noire chauve-souris, la nuit, s'est enfuie ; viens au jardin, Maud, je suis seul à la grille, et le chèvrefeuille répand ses parfums, et l'arome musqué des roses s'épanche.

2. — Car elles sont agitées par la brise du matin, et la planète de l'Amour s'élève et commence à s'évanouir dans la clarté qu'elle aime, sur un lit de narcisses célestes ; elle s'évanouit dans cette clarté d'un soleil qu'elle aime, elle s'évanouit dans sa clarté, et meurt.

3. — Toute la nuit, les roses ont entendu

les flûtes, le violon, le basson; toute la nuit, le jasmin des fenêtres a tremblé au pas cadencé des danseurs; jusqu'au moment où le silence a précédé le réveil de l'oiseau, où tout murmure s'est tu, au coucher de la lune.

4. — Je disais au lis : « C'est pour moi seul qu'elle a le cœur porté à la joie. Quand les danseurs la laisseront-ils seule? Elle est fatiguée de la danse et du spectacle ». Plus de la moitié est partie au coucher de la lune, et l'autre moitié au soleil levant; murmurant sur le gravier et retentissant sur le pavé, le bruit des dernières roues s'éteint au loin.

5. — Je disais à la rose : « La nuit brève s'écoule au milieu des conversations, des divertissements et du vin. Oh! jeune seigneur amoureux, que signifient ces soupirs pour une qui ne sera jamais à toi?

Mais à moi, à moi ». Je le jurais à la rose.
« A jamais, à jamais à moi. »

6. — Et l'âme de la rose pénétrait tout mon sang, et la musique éclatait au château; et je restai longtemps au bord du lac, au jardin, et j'entendais votre ruisselet tomber du lac vers la plaine et le bois. Notre bois! Qu'avons-nous de plus cher?

7. — Cette plaine rendue si douce par vos promenades, où les soupirs du vent de mars gravent la précieuse empreinte de votre pied en violettes bleues comme vos yeux, ces ravins boisés où nous nous retrouvons, et ces vallées du paradis...

8. — Le mince acacia n'agitait pas une seule de ses longues fleurs couleur de lait; la blanche fleur du lac retombait dans le lac; et la pimprenelle sommeillait sur la pièce d'eau; mais pour vous, la rose se tient

éveillée toute la nuit, sachant ce que vous m'aviez promis; les lis et les roses étaient tous éveillés, soupirant après l'aurore et toi.

9. — O ma rose, reine du parterre fleuri des jeunes filles, viens, les danses ont cessé; dans ta brillante traîne de satin, dans la lueur de tes perles, reine des lis et des roses, viens briller, avec ta fine tête, couronnée de boucles d'or, viens et sois le soleil des fleurs.

10. — Sur le chemin, une larme splendide est tombée du calice de la fleur de la passion. Elle vient, ma colombe, ma bien-aimée; elle vient, ma vie, mon destin. La rose rouge crie : « Elle s'approche, elle s'approche »; et la rose blanche pleure : « Il est bien tard ». Le pied d'alouette écoute : « Je l'entends, je l'entends »; et le lis murmure : « J'attends ».

11. — Elle vient, mon adorée, la mienne;

vit-on jamais un pas si aérien? mon cœur battrait en l'entendant, fût-il sous terre, réduit en poudre; ma poussière l'entendrait et frémirait, fussé-je enterré depuis cent ans; elle se soulèverait et tremblerait sous ses pas et s'épanouirait en fleurs de pourpre.

MAUD

DEUXIÈME PARTIE

I

1. — « C'était ma faute, c'était ma faute. » — Pourquoi suis-je assis là, anéanti et immobile, arrachant les innocentes fleurs sauvages de la colline ? C'est cette main coupable ! — Et ce cri déchirant s'élève toujours d'en bas, de la plaine assombrie. — Qu'est-ce donc, qu'a-t-on fait ? O lueur de l'Eden qui brillait sur la terre et le ciel, à l'aube ; tous les feux de l'Enfer ont éclaté avec le soleil levant : les feux de l'Enfer et

de la Haine ; car elle, mon âme adorée, m'avait à peine dit un mot, que son frère en fureur accourut à la grille; il vint avec ce seigneur à la face poupine ; il l'accabla de mots pleins de mépris ; et, pendant qu'elle pleurait, quand j'essayais d'être calme, il me jeta au visage d'anciennes calomnies, jusqu'à ce que ma colère fût aussi forte que la sienne ; et, dans sa rage, l'insensé, il me frappa au visage, me frappa devant cet imbécile indifférent qui bâillait en montrant ses dents ; il me frappa, coup fatal pour lui-même ; il prépara un chagrin irrémédiable aux siens, car, une heure après, nous nous tenions face à face, et un million d'échos résonnaient terriblement près du précipice aux bords empourprés, derrière le bois, et apportaient au ciel le bruit, résultat du code sauvage et anti-chrétien, qui demande une vie pour un coup. Ce bruit résonne de plus en plus fort à chaque instant. Ne l'ai-je pas vu tomber là, l'œil éteint ? « C'est ma

faute, murmura-t-il, fuyez », et, alors, du bois joyeux s'échappa le spectre de l'être que je connais bien ; et, alors, retentit un cri déchirant ; le cri causé par la mort d'un frère ; il vibrera dans mes oreilles, dans mon cœur, jusqu'à ma mort, jusqu'à ma mort.

2. — Est-ce fini ? mon cœur bat, — qu'était-ce donc ? un mensonge, illusion du cerveau ? et cependant j'ai cru la voir debout, voir une ombre là à mes pieds et elle, lien au-dessus de cette terre sombre. Tout est fini ; et les cieux laissent tomber une douce pluie, quand ils devraient éclater, et noyer dans des orages diluviens les faibles esclaves du vin, de la colère et du désir, les cœurs bas qui ne savent pas pardonner ; lève-toi, mon Dieu, et frappe, car nous te tenons pour juste ; frappe à mort cette faible race de vers venimeux qui se mordent l'un l'autre dans la poussière ; nous ne sommes pas dignes de vivre.

II

1. — Voyez quelle charmante coquille, petite et pure comme une perle; elle est là juste à mes pieds; fragile, mais d'un travail divin, avec sa spire, son enroulement délicat, quelle ravissante miniature d'un dessin merveilleux.

2. — Qu'est-ce donc? Un savant lui donnerait quelque nom vulgaire; lui donne un nom qui pourra, sa beauté sera la même.

3. — La petite cellule est abandonnée, privée de cette petite volonté vivante qui la faisait marcher sur la grève. L'être qui l'habitait se tenait-il à la porte adamantine de sa maison, sous le frissonnant arc-en-

ciel ? A-t-il heurté, en se déroulant, un pied doré ou une corne féerique, au sein de son obscur monde aquatique ?

4. — Si faible, elle serait écrasée par un léger mouvement du bout des doigts sur le sable ; si petite, mais quel divin travail ! fragile, mais assez forte pour recevoir, année sur année, le choc de cette cataracte des mers qui précipite les vaisseaux de chêne à trois ponts, sur les bancs de rochers de cette côte bretonne.

5. — Bretonne, et non britannique ; là, comme un naufragé sur les anciennes côtes fabuleuses, séjour de terreur ; — tourmenté par le vol incessant d'un spectre sombre et agité qui ne vient jamais d'en haut et ne s'élève jamais des profondeurs, mais s'agite seulement en suivant les mouvements des yeux, et vole sur la terre et l'océan ; pourquoi ressemble-t-il à Maud ? Suis-je donc

destiné à m'épouvanter de tout ce qui n'est qu'une duperie, une duperie, je le sais, née dans le cerveau ?

6. — Fuyant la côte bretonne, malade d'une crainte sans nom, fuyant au sombre horizon de la mer, regardant, songeant à tout ce que j'ai perdu, une ancienne chanson vient troubler mon oreille ; c'est celle de Lamech, la chanson qui s'applique à moi.

7. — Et c'est pour des années, cette immense douleur ? pour des années, à jamais, être séparés. — Mais elle, elle m'aimera encore ; et, aussi longtemps, ô Dieu ! aussi longtemps qu'elle aura un peu d'amour pour moi ; aussi longtemps, aussi longtemps, sans doute, sans doute, je conserverai dans mon sombre cœur, aussi las qu'il soit, une étincelle d'énergie pour ne pas être foulé aux pieds.

8. — Qu'il est étrange l'esprit, quand il est plein d'une passion aussi forte ; on pourrait croire que cela doit faire disparaître aux yeux tout ce qui existe ; — et quand il a été ainsi surmené, il est saisi soudain d'un intérêt plus vif pour une coquille, une fleur, petits riens qu'il n'aurait pas aperçus autrement ! Et je me rappelle maintenaut, moi, pendant qu'il était là, étendu mourant, que je remarquai une de ses nombreuses bagues (car il en avait beauconp, pauvre vermisseau) et je pensai que c'étaient des cheveux de sa mère.

9. — Qui sait ? il n'est peut-être pas mort ? Devais-je fuir ? Suis-je coupable de meurtre ? Quoi qu'il en soit, soutenez-la, soutenez-la, puissances bienfaisantes, tandis que j'erre sur la mer ! Laissez-moi m'enfuir avec mon amour passionné, mais parlez-lui de tout ce qui est saint et élevé, quoi qu'il advienne de moi ! laissez-moi m'en-

fuir avec mon funeste amour; mais allez vers elle, à son réveil, gardez son sommeil, Puissances d'en Haut, Puissances des abîmes, et soutenez-là si je meurs.

III

Courage, pauvre cœur de pierre! Je ne veux pas te demander comment tu ne peux comprendre que tu es abandonné pour jamais; courage, pauvre et stupide cœur de pierre. — Ou, si je te demande comment, tu n'as qu'à répondre. Elle n'est que morte, et le temps approche où tu seras pire qu'un mort.

IV

1. — Oh! qu'il fût possible seulement, après ces longs chagrins, ces peines, de me retrouver entouré encore une fois des bras de ma véritable amie.

2. — Quand j'avais coutume de la rencontrer, dans les endroits ombreux et silencieux, près de la maison où je reçus le jour, nous demeurions ravis en extase dans de longues étreintes, mêlées de baisers plus doux, oh! bien plus doux que tout au monde.

3. — Une ombre flotte devant moi; ce n'est pas toi, mais elle te ressemble; ah! Christ, qu'il fût possible, pour une heure seulement, une heure brève, de voir les

âmes bien-aimées, qu'elles puissent nous dire où elles vont et quel est leur destin!

4. — Elle me guide jusqu'au soir; légère, elle serpente et se glisse, dans une froide robe blanche, devant moi; et tout mon esprit est ébranlé par les cris, les flots de lumière et le roulement des voitures.

5. — Je passe la moitié de la nuit à soupirer, dans un demi-rêve, après les délices des jeunes cieux; dans un demi-rêve, je me lamente et regrette la main, les yeux, les lèvres, les rencontres au matin, les délices d'un sourire heureux, les délices des réponses murmurées tout bas.

6. — La matinée est pure et douce, une rosée étincelante tombe sur la petite fleur qui se cramponne aux tonnelles et aux murailles; la matinée est pure et douce; les lumières et les ombres s'effacent; elle se

promène dans la plaine, et l'écho des bois résonne; dans un instant, nous serons réunis; elle chante dans la plaine et le ruisselet à ses pieds se ride dans la lumière et l'ombre, tandis qu'elle chante sa ballade.

7. — L'ai-je entendue chanter comme autrefois, mon oiseau à la tête étincelante, ma colombe aux yeux si tendres? Mais, soudain, éclate un cri passionné; quelqu'un se meurt ou est mort, et soudain le tonnerre gronde : car la ville s'éveille dans le bruit, et je m'éveille; mon rêve à fui; à l'aube frissonnante, voyez, sans connaissance, sans pitié, auprès des rideaux de mon lit, se tient l'inexorable et froid fantôme.

8. — Va-t'en et ne reviens plus; ne mêle pas le doute à mes souvenirs; passe, ô spectre image des douleurs; passe et cesse de me poursuivre; c'est le choc reçu par le cerveau, qui se manifeste par une forme extérieure.

9. — Alors, je me lève, le fantôme se dissipe et les vapeurs jaunes enveloppent la grande ville dont le tumulte se répand au loin; le jour vient, et avec lui un triste globe rouge, enveloppé dans les mille replis d'une fumée livide, se lève, sur le bord brumeux de la rivière.

10. — A travers le tumulte du marché, je traîne mon corps épuisé, qui se croise ici, qui se croise là, au milieu de la foule confondue et bruyante, avec le spectre toujours le même et, sur mes paupières alourdies, l'angoisse pèse comme une honte.

11. — Hélas! pauvre enfant que j'ai rencontrée, qui m'entendit l'appeler doucement, qui venait resplendissante à travers les lauriers, dans le crépuscule paisible, dans le jardin, près des tours de l'ancien château féodal!...

12. — Si un esprit bienheureux voulait descendre de ces régions de la lumière et du chant, dans la chambre ou dans la rue, tel qu'il se montre parmi les élus, je craindrais d'aller vers mon amie, de lui dire : « Oublie le crime? » ou de lui demander « Emporte-moi, miséricordieuse, aux régions où tu goûtes le repos? »

13. — Mais la lumière crue rayonne et s'abat, et le fantôme flotte et s'enfuit et ne veut pas me laisser en repos; et je hais les jardins et les rues, et les visages qu'on rencontre, les cœurs qui n'ont pas d'amour pour moi; toujours le désir fou me prend de me glisser dans quelque caverne profonde et calme, pour pleurer, pleurer, pleurer et t'envoyer toute mon âme dans mes larmes.

V

Mort, depuis longtemps mort, depuis longtemps mort! et mon cœur est une poignée de poussière, et les roues passent sur ma tête, et mes os sont secoués par la douleur, car on les a jetés dans un tombeau étroit, à un mètre seulement au-dessous de la rue, et les pas des chevaux frappent, frappent, les pieds des chevaux frappent, frappent dans mon crâne et dans ma cervelle, avec un courant ininterrompu de pieds qui passent, chevauchant, se pressant, se mariant, enterrant; des cris, des grondements, des tintements et des fracas; et, là-dessous, c'est tout aussi mauvais; car je pensais que les morts avaient le repos, mais il n'en est pas ainsi; n'avoir pas la paix dans

le tombeau, n'est-ce pas triste? En haut et en bas, et de long en large, tout autour de moi, les morts se promènent; et, entendre chuchoter un homme mort, c'est assez pour vous rendre fou.

2. — O le plus misérable de tous les siècles depuis le commencement des temps! ils ne peuvent même pas enterrer un homme; et, bien que nous eussions payé nos dîmes dans les jours passés, on n'a pas sonné une cloche, ni lu une prière; c'est cela qui nous rend si bruyants dans le monde des morts; il n'y en a pas un, pas un seul qui fasse son ouvrage, et pourtant, un rien de leur office aurait suffi, mais les ecclésiastiques tueraient volontiers leur église, comme les Églises ont tué leur Christ.

3. — Voyez, l'un de nous sanglote, il n'y a pas de limites à son désespoir; et un autre,

un haut et puissant seigneur, adresse des prières à sa propre grandeur (d'après ce que je crois deviner); un autre, là, un homme d'État, trahit son parti, comme un fou, dans les gazettes; et, là-bas, un vil médecin jase sur le cas de ses clients; et tout cela, pourquoi? Pour flatter la lubie née dans une tête vide et cajoler un monde qui ne les aime pas, puisque ce n'est qu'un monde de morts.

4. — Rien que des caquetages idiots! Car l'ancienne prophétie, qui n'a pas été comprise, en est arrivée à se réaliser : il ne restera aucun homme pensant au bien public; tout pour le babil. Car je n'ai jamais chuchoté sur les affaires privées à portée des oreilles d'un chat ou d'une souris, non pas même à moi-même, dans le silence du cabinet; pourtant, je l'ai entendu proclamer du haut de la maison; tout vient à être su; qui *lui* a dit que nous étions là?

5. — Ce n'est pas ce vieux loup gris, car il ne revint pas du désert plein de loups où il se terrait habituellement ; il a fait collection d'or, pour le donner à croquer à son louveteau grandi ; croque-le maintenant toi-même ; hurle et meurs.

6. — Prophète, maudis pour moi la lèvre jaseuse, et maudis pour moi la vermine britannique, le rat ; je ne sais s'il vint dans le vaisseau de Hanovre, mais je sais qu'il ment et écoute sans rien dire dans les crevasses et les trous d'une ancienne maison ; de l'arsenic, de l'arsenic certainement ferait l'affaire (si ce n'est, maintenant, que nous empoisonnons nos bébés, pauvres âmes !), il est fait pour cela.

7. — Dites-lui maintenant qu'elle est là debout à ma tête. Elle n'est plus belle maintenant, elle n'est même plus douce ; il peut la prendre maintenant, car elle ne dit ja-

mais ce qu'elle pense, mais elle est toujours là, silencieuse. Elle n'est pas l'une de nous, je le devine; elle vient d'un autre monde de morts, plus calme; plus calme, mais non plus beau que le mien.

8. — Mais je sais où fleurit un jardin, plus beau que tout ce qu'il y a dans le monde au-dessus; tout rempli de lis et de roses qui, la nuit, quand la saison est bonne, s'épanouissent au son des flûtes et de la musique de danse : ce ne sont que des fleurs, elles n'avaient pas de fruits, et je crains presque qu'elles ne soient pas des roses, mais du sang, car celui qui les gardait était si rempli d'orgueil qu'il lia un homme mort à une fiancée spectrale ; mais lui, s'il n'avait pas été un Sultan, chef de brutes, aurait-il ce trou dans le côté ?

9. — Mais que dira le vieillard ? Il a tendu un piège cruel au fond d'un fossé pour attra-

per un de mes amis, un jour d'orage; cependant, maintenant, je pourrais même pleurer en pensant à lui. Car que dira le vieillard, quand il arrivera près du second corps, dans le fossé?

10. — Ami, être frappé par l'ennemi public, frapper et l'étendre à terre, ce serait un mérite public, loin d'être un péché, malgré l'opinion des Quakers; mais la rouge vie, gaspillée pour un grief personnel? je vous le jure, la guerre loyale et la guerre sans frein sont à peine semblables à cela.

11. — Hélas! pourquoi ne m'ont-ils pas enterré tout à fait? Est-ce humain de m'avoir fait une tombe si rude, à moi qui n'avais jamais le sommeil profond? Mais je puis être encore à demi mort seulement; alors, je ne puis être complètement muet; je vais crier aux pas qui vont sur ma tête,

et quelqu'un sûrement, quelque bon cœur viendra pour m'enterrer, pour m'enterrer un peu plus profondément, ne serait-ce qu'un peu plus profondément.

VI

1. — Ma vie s'est traînée si longtemps sur une aile brisée, à travers des cabanons de folie et des séjours d'horreur et de crainte, que j'en viens à être reconnaissant à la fin pour une petite chose ; mon esprit est changé, car cela arriva au moment de l'année où la nuit est belle sur les vallées couvertes de rosée, quand le brillant narcisse meurt, quand la Grande Ourse et les Gémeaux étoilés pendent comme de glorieuses couronnes au-dessus de la tombe d'Orion, là bas, dans l'Ouest étendu ; alors, comme un éclair silencieux sous les étoiles, dans un rêve, elle sembla se séparer d'une troupe de bienheureux, et parla des guerres à venir, comme d'un espoir pour l'Univers ;

« Et dans cet espoir, chère âme, que ton chagrin s'apaise, sachant que je t'attends. » Et, du doigt, elle montra Mars brillant comme un bouclier empourpré sur la poitrine du Lion.

2. — Et ce n'était qu'un rêve, et, cependant, c'étaient de chères délices d'avoir vu, même seulement en rêve, les yeux si beaux qui, dans ce monde lassant, avaient été mon seul objet brillant; et ce n'était qu'un rêve; cependant, il apporta une lueur dans mon désespoir, quand je pensai qu'une guerre s'élèverait pour la défense du droit, qu'une tyrannie de fer allait se plier ou finir, que la gloire de l'humanité allait reprendre son ancienne grandeur; que le seul Dieu de la Grande-Bretagne ne serait plus le millionnaire, que le commerce ne serait plus tout au monde, que la Paix ne sifflerait plus sur sa colline pastorale une note languissante en surveillant sa moisson qui mûrit, son

troupeau qui s'accroît; et le boulet de canon ne se rouillera plus sur la grève paresseuse, et la toile d'araignée tissée dans la gorge du canon ne secouera plus dans le vent ses larmes filées.

3. — Et quand les mois s'écoulèrent et que les bruits de bataille augmentèrent : « Il est temps, il est temps, ô cœur passionné, dis-je (car je m'attachai à une cause que je sentais pure et vraie), il est temps, pour le cœur passionné et l'œil morbide, que cette maladie railleuse de vieil hystérique prenne fin ». Et je me tenais sur le pont d'un vaisseau géant, et je mêlais mon souffle à celui d'un peuple loyal poussant un cri de guerre. Enfin je vis le morne fantôme se lever et s'envoler bien loin dans le Nord et je vis la bataille et les mers de la mort.

4. — Qu'il s'en aille ou qu'il reste, mon

esprit s'éveille aux plus hautes aspirations d'un pays qui a perdu pour quelque temps son amour de l'or et son amour d'une paix qui était remplie de torts et de hontes; horrible, haïssable, monstrueuse, plus qu'on ne saurait le dire. Salut, encore une fois, à l'étendard de bataille déroulé! Pourtant, plus d'une lumière s'assombrira et beaucoup pleureront pour ceux qui sont écrasés dans le choc des droits discordants; mais la juste colère de Dieu se satisfera sur ce géant menteur; et plus d'une obscurité s'élancera à la lumière et brillera dans la création soudaine de noms splendides et glorieux; et la pensée noble sera plus libre sous le soleil; et le cœur d'un peuple battra d'un seul désir; car la paix, que je ne regardais pas comme une paix, a cessé et, maintenant, le long de la mer Noire et de la Baltique profonde, sous les gueules menaçantes et mortelles de la forteresse, flamboie la fleur de la

guerre, rouge de sang avec un cœur de feu.

5. — Qu'elle flamboie ou pâlisse et que la Guerre se déroule comme le vent, nous avons prouvé que nous avons des cœurs pour une bonne cause ; nous sommes encore nobles, et moi, je me suis éveillé, ce me semble, dans le meilleur esprit ; il vaut mieux se battre pour le bien que d'invectiver le mal ; j'ai senti avec mon pays natal, je me suis uni à ma race ; j'ai embrassé les vues de Dieu et j'accepte le destin qui m'est réservé.

IMPRIMERIE LEMALE ET Cie, HAVRE.

BINDING LIST JAN 1 1941

PR 5567 A43
Tennyson, Alfred Tennyson
Maud

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW

D	RANGE	BAY	SHLF	POS	ITEM	C
39	13	14	01	02	008	4